

Patrick CHARAUDEAU, *La conquête du pouvoir. Opinion, persuasions, valeur. Les discours d'une nouvelle donne politique*

Paris, Éd. L'Harmattan, coll. Langue et parole, 2013, 256 pages

Valérie Bonnet et Guy Lochard



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9073>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.9073](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.9073)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 août 2014

Pagination : 346-348

ISBN : 978-2-8143-0209-9

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Valérie Bonnet et Guy Lochard, « Patrick CHARAUDEAU, *La conquête du pouvoir. Opinion, persuasions, valeur. Les discours d'une nouvelle donne politique* », *Questions de communication* [En ligne], 25 | 2014, mis en ligne le 01 juillet 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9073> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.9073>

Tous droits réservés

Communication, langue, discours

Patrick CHARAUDEAU, *La conquête du pouvoir. Opinion, persuasions, valeur. Les discours d'une nouvelle donne politique.*

Paris, Éd. L'Harmattan, coll. Langue et parole, 2013, 256 p.

Relevant institutionnellement des sciences du langage, les recherches de Patrick Charaudeau sont bien identifiées dans le champ des sciences de l'information et de la communication. Analyste du discours, ce dernier s'est de longue date et résolument engagé dans les voies d'une interdisciplinarité « focalisée » (*Questions de communication*, 17, 2010, pp. 195-222), suscitant dans cet espace de nombreux échos et ce, tant au plan théorique que *via* des travaux analytiques plus spécialisés.

Le discours informatif a été longtemps l'un de ses objets prioritaires (*Les médias et l'information. L'impossible transparence du discours*, Bruxelles/Paris, De Boeck/Ina, 2005). Il s'est également intéressé au discours scientifique (*La médiatisation de la science. Clonage, OGM, manipulations génétiques*, Bruxelles/Paris, De Boeck/Ina, 2008) mais, depuis une dizaine d'années maintenant, le discours politique recueille toute son attention. D'abord, il en a formalisé les finalités et les stratégies spécifiques (*Le discours politique. Les masques du pouvoir*, Paris, Vuibert, 2005). Sur un tout autre rythme et dans une veine qu'on ne lui connaissait pas jusque-là, il s'est ensuite employé à développer par deux fois des formes de défense et illustration de cette théorisation, les présidentielles de 2007 lui fournissant un premier terrain d'observation (*Petit Traité de politique à l'usage du citoyen*, Paris, Vuibert, 2008).

C'est dans le prolongement de ces publications plus circonstanciées et moins académiques que se situe son dernier ouvrage dans lequel il s'est intéressé à l'exercice de la parole politique. Patrick Charaudeau reprend l'analyse là où il l'avait laissée dans son ouvrage de 2005 mais en faisant un pas en arrière. En effet, afin de mieux analyser « les masques du pouvoir », il s'intéresse à la phase préliminaire de conquête de celui-ci. Pour ce faire, il n'aborde pas tant les discours politiques en tant que tels, mais davantage les mises en scènes langagières observables lors des élections présidentielles françaises de 2012. Issu d'une série d'interventions radiophoniques de cette campagne électorale, l'opus ne se réduit pas pour autant à une réunion précipitée de chroniques selon un usage ancien chez les journalistes mais n'épargnant pas aujourd'hui les milieux de la recherche. Ainsi l'écart temporel qu'il s'est ménagé pour cette publication lui permet-il d'opposer la rupture « stylistique » sarkozienne (dont

le mandat correspond à ses yeux à une parenthèse dans l'histoire de la République) à la recherche de « normalité » voulue par François Hollande au début de sa présidence. Un constat banalisé et de plus invalidé depuis par la suite d'événements tant institutionnels que personnels ? Cette observation résiste bien parce qu'elle est dépersonnalisée, Nicolas Sarkozy étant pointé comme un symptôme des problèmes de la démocratie dans une société en proie à une accélération temporelle et un brouillage des références.

Attentif à des considérations sociologiques comme le prouvent par exemple des références à Cyril Lemieux (*Un président élu par les médias ? Regard sociologique sur la présidentielle de 2007*, Paris, Presses des Mines, 2010), Patrick Charaudeau se positionne cependant clairement dans ce prologue comme un analyste du discours centré avant tout sur l'analyse de la mise en scène langagière de la dramaturgie politique. Mais, plutôt qu'une analyse des faits linguistiques, c'est un parcours à travers les valeurs et les imaginaires – notion qu'il emprunte à Cornelius Castoriadis et qui traverse toute son œuvre – qui sous-tendent les faits langagiers qu'il propose ici en s'attachant à décrire les effets visés tant sur le plan de la construction de l'image des candidats que sur celui des visions politique défendues.

Le lecteur retrouvera dans l'ouvrage les outils qui sont les siens, adaptés à une lecture plus large et dans un souci d'appropriation moins académique. Ainsi, si la notion de *contrat de communication*, pivot de son travail n'est pas citée explicitement, en perçoit-on les soubassements dans le déroulement de sa démonstration, tout comme on retrouve sa logique d'exposition par typologie, particulièrement efficiente pour décrire les réalités complexes.

Consacrée à l'opinion et à sa fabrique, c'est-à-dire les sondages, la première partie (pp. 19-88) s'appuie sur l'opposition *savoirs de connaissance/savoirs de croyance* et cet outil conceptuel permet de montrer que l'opinion ne peut être que croyance et que l'objectivité des sondages n'est dans les faits qu'un « jeu de miroir ». Présenté comme des actes de langage, l'auteur avance que ces enquêtes d'opinion ne sont pas le reflet de l'opinion qu'elles prétendent être, mais, au contraire, et ainsi que l'a montré la psychologie sociale, un outil prescripteur, œuvrant à construire et à alimenter ce que Patrick Charaudeau appelle par ailleurs les discours circulants. Par définitions mouvants, ces derniers déplacent les faveurs de l'opinion, entre fluctuations, déceptions et incécision ainsi que l'a montré une campagne qui a vu les pronostics démentis et se démentir.

Consacrée à la persuasion, et davantage centrée sur la question de la parole politique, la deuxième partie (pp. 89-160) convoque à bon droit la notion rhétorique d'*ethos* que le linguiste a précédemment travaillée. Reprenant le couple légitimité/crédibilité, il l'applique aux divers « grands candidats » de la campagne, interrogeant la notion de charisme – dont il emprunte l'acception de Max Weber (*Économie et société*, trad. de l'allemand par Julien Freund et al., Paris, Plon, 1971 [1921]) –, la confrontant aux mouvements de l'opinion qui ont débouché sur le résultat électoral que nous connaissons.

La troisième partie (pp. 161-214) montre comment ces mises en scènes langagières constituent des configurations dont l'un des ressorts est l'appropriation des valeurs de l'autre. Les passages des éléments lexicaux (*système, racisme anti-blancs*) et des références (Jean Jaurès, Jeanne d'Arc, Charles de Gaulle) de l'une à l'autre des polarités politiques constituent tant des révélateurs que des catalyseurs de cette confusion des valeurs (la fameuse confiscation de la valeur travail par la droite, ou la réappropriation de la valeur de liberté individuelle par la gauche – ainsi peut-on être troublé par le parallélisme des discours sur l'identité française de deux ex-ministres de l'Intérieur, Manuel Valls et Nicolas Sarkozy). L'auteur déconstruit les divers mécanismes de ce brouillage, du recyclage à la radicalisation, de la dédialisation à la décomplexion, de la république démocratique à la démocratie républicaine. Dans un contexte où la politique est devenue affaire d'éléments de langage, de dérapages contrôlés, de confidences soigneusement distillées, Patrick Charaudeau invite donc à se poser la question de la désémantisation langagière sous l'effet de sloganisation, de formules et de bons mots.

Par ailleurs, l'auteur attribue la crise de l'espace public actuel à des difficultés de construction identitaire liées à la fusion d'imaginaires parfois contradictoires, datant cette rupture du quinquennat Nicolas Sarkozy, qu'il préfigurait en 2005, tout en soulignant que le style de l'ex-président de la République est tout autant un signe des temps qu'un catalyseur, les médias amplifiant cette tendance dans un souci de captation d'un public qu'ils contribuent à désengager. En effet, la question n'est peut-être pas tant celle du discours politique que celle de la parole dans le champ politique car, depuis *Le discours politique, les masques du pouvoir*, se sont développés de nouveaux moyens de circulation de celle-ci : l'incursion de la démocratie participative lors des précédentes élections présidentielles, l'électorat en défiance de la représentation aspire à davantage de représentativité dans les débats, discussions et autre délibérations, faisant glisser notre

système vers une « démocratie d'interpellation » (Pierre Rosanvallon, *La société des égaux*, Paris, Éd. Le Seuil, 2011). En d'autres termes, le fameux électorat populaire, dont chaque faction donne une définition extensionnelle différente et dont Patrick Charaudeau tente de tracer les contours ne serait-il la nouvelle bourgeoisie décrite par Jürgen Habermas (*L'espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, trad. de l'allemand par Marc Buhot de Launay, Paris, Payot, 1978 [1962]) ?

Les analyses sont-elles datées et redondantes si l'on considère que les présidentielles de 2012 ont donné lieu à une avalanche de commentaires et d'analyses émanant tant du milieu médiatique que du monde de la recherche ? Elles ne le sont aucunement. Au contraire, la lecture de l'ouvrage dans la période consécutive aux élections municipales de mars 2014 semble lui conférer une pertinence accrue tant des tendances discernables en 2012 se voient confirmées par les résultats de cette nouvelle échéance électorale en France. Ainsi, au vu de l'invalidation des sondages dans de nombreuses villes, la logique de « désidéologisation » d'un électorat de plus en plus volatil, affranchi qu'il est des héritages familiaux, des fidélités partisans et des traditions locales. De même, le glissement accentué de l'électorat populaire vers une extrême droite « dédialisée » jouant sur les mirages du repli identitaire et les ressentiments contre le « système ». Enfin, et plus généralement, après l'éclatement de plusieurs scandales touchant des supposés représentants d'une « république exemplaire », une accentuation des contradictions de la démocratie représentative et du délitement du « rapport de confiance » qu'elle présuppose entre ses membres, comme le souligne Dominique Schnapper (*L'esprit démocratique des lois*, Paris, Gallimard, 2014) non sans de nombreux échos avec l'ouvrage de Patrick Charaudeau.

D'où, du côté des gouvernants et en dépit d'une volonté affichée initialement par le nouveau président François Hollande de « donner du temps au temps », selon la formule mitterrandienne, le recours de plus en plus fréquent, sous la pression « court-termiste » imposée par les médias à des décisions émotionnelles se percutant entre elles. Et Patrick Charaudeau avance finalement et explicitement que, du côté des électeurs, la tentation latente et parfois manifeste de l'appel à un « leader césariste » pour « établir un nouveau rapport entre le peuple et les élites » (p. 230). Une extrapolation biaisée de la part du linguiste marqué par son immersion prolongée dans les sociétés latino-américaines ? Si elle peut paraître forcée, la large adhésion suscitée, après les élections

municipales de 2014, par la nomination au poste de Premier ministre d'un Manuel Valls campé de toutes parts et parfois loué pour son profil « bonapartiste » plaide à certains égards en ce sens.

Valérie Bonnet

LERASS, université Toulouse 3 – Paul Sabatier F-31000
valerie.bonnet@ut-tlse3.fr

Guy Lochard

CIM, université Paris 3-Sorbonne nouvelle, F-75213
guy.lochard@univ-paris3.fr

Emmanuelle DANBLON, *L'Homme rhétorique. Culture, raison, action.*

Paris, Éd. Le Cerf, 2013, 226 p.

Dans l'imaginaire collectif, la rhétorique se voit régulièrement associée à l'éloquence, aux figures de style, à la forme, autrement dit à une technique pour bien parler. Cependant, force est de constater qu'elle ne se résume pas à un ensemble de traits du *logos* à utiliser pour « faire joli », car la rhétorique entretient un rapport fondamental à la rationalité et ce, depuis ses origines. En effet, dès le moment où elle fut admise comme expression universelle d'un *logos* spontané, comme une discipline, un art à exercer et à transmettre, la rhétorique a ouvert le débat sur les critères de sa rationalité. C'est sans surprise qu'on apprend l'apparition des premières réductions de la raison accompagnées d'idées reçues à propos de l'art oratoire, qui se sont accumulées depuis le ^v^e siècle jusqu'à nos jours. Et s'il subsiste une difficulté constante à donner sa juste place à la rhétorique dans notre société, c'est à l'ouvrage d'Emmanuelle Danblon qu'il faut se référer afin de pouvoir enfin l'apprécier pour ce qu'elle est, à savoir « une condition nécessaire de la raison humaine » (p. 11).

Par conséquent, suivre la trace de l'*homo rhetoricus*, c'est s'offrir une vision plus réaliste et plus cohérente de la raison, en questionnant les clichés et autres préjugés tenaces qui s'appliquent à la rhétorique. Il s'agit de s'écarter des deux versions caricaturales de la raison, véhiculées jusque dans nos sociétés modernes et qui se sont inévitablement transmises à notre conception du *logos*. Ainsi, loin d'Emmanuelle Danblon est l'idée « toute faite », soufflée par Platon, qui consiste à différencier la *bonne* rhétorique, en tant que reflet mathématique du réel, de la *mauvaise* rhétorique, sournoise et manipulatrice, car illusion de la réalité. En effet, c'est à partir de l'éclairage d'Aristote qu'il faut comprendre la vision de l'auteure dont le désir est de s'affranchir « d'une part de ceux qui réduisent leur

vision du monde à la biochimie et d'autre part, de ceux qui refusent de voir l'esprit à partir de sa matière » (p. 14). L'ambition est donc bien celle de reconnaître à l'art rhétorique un caractère spontané et naturel, tout en évitant l'écueil du réductionnisme.

Sans attendre et sans détour, nous accédons à ce point de vue dès le premier chapitre (« Comment tout a commencé », pp. 25-33) où il est question de comprendre comment et pourquoi l'homme fut conduit à créer une technique qui prolonge ses capacités naturelles liées au *logos*. En revenant sur les mécanismes de sa construction et l'origine des controverses qui se sont engagées à son propos, Emmanuelle Danblon donne à ses lecteurs l'occasion de se réconcilier avec cette raison rhétorique, qui est au cœur de l'identité de l'homme. Et si nous n'avons cessé de tenter de théoriser la rhétorique, l'auteure appelle précisément à ne pas l'envisager comme une théorie, mais comme un exercice d'artisan. Un artisan du *logos* qui pratique son art, exerce « son cœur intelligent, ses intuitions rationnelles, sa liberté d'esprit » (p. 192), ce qui fait de lui un membre de l'humanité. Ainsi peut-il renouer avec son aptitude à savoir *comment* agir et réagir face à un monde complexe qui sera toujours hors de sa « mesure ».

Une fois réconcilié avec la culture de l'homme rhétorique et tout ce qu'elle a de plus rationnel, on peut se lancer à la découverte de la deuxième partie de l'ouvrage (« Comment se pratique la rhétorique », pp. 69-190) qui, il faut le souligner, envisage de façon extrêmement limpide les différentes activités de notre quotidien qui sollicitent nos capacités rhétoriques. De fait, il s'agit de toutes les situations où nous désirons emporter l'adhésion, et celles-ci ne sont pas moins nombreuses qu'importantes. En effet, une société ne peut ni se construire, ni survivre sans produire des jugements qui organiseront sa justice, sans prendre de décisions qui commanderont l'action politique, sans discours qui célébreront ses héros et dénonceront ses traîtres... Cet ensemble de pratiques est le propre de la culture de l'homme rhétorique. Dès lors, il ne peut persister aucun doute sur les fonctions de cette technique qui prolonge une faculté universelle semblablement à « un outil qui décuple la force et l'agilité d'une main » (p. 21).

Comme exposé dans un point de l'ouvrage en particulier, la rhétorique, en outil précieux et utile, permet par exemple à l'homme de *savoir* décider (pp. 148-169). Et, tout en admettant le « bon choix » comme le produit d'une délibération collective réalisée par l'échange d'arguments, la faculté de *savoir* prendre la « bonne